

Thierry THOMAS

Aliénor duchesse d'Aquitaine
et comtesse du Poitou



La lignée d'Aquitaine

En 1204, l'abbaye de Fontevraud, située dans un vallon non loin du confluent de la Loire et de la Vienne, vient tout juste d'atteindre son premier siècle d'existence.

Son fondateur, Robert d'Arbrissel, porte le nom du village breton où il est né vers 1045. Fils de Damalioch, un simple curé, Robert en suit les traces en embrassant une carrière religieuse. Après des années d'études à Paris, il revient dans l'ouest pour mener une vie d'ermite dans la forêt de Craon près de Laval. Son ascétisme attire une foule de gens et le nombre grandissant de ces disciples l'oblige à fonder à la fin du XI^{ème} siècle l'abbaye de La Roë. L'établissement est un succès mais ne satisfait pas son créateur. Robert d'Arbrissel prend son bâton de pèlerin et recommence à parcourir la campagne en prêchant partout où il sait trouver un auditoire. Cependant, ses paroles ne plaisent pas à tous car, en plus d'attirer des hommes et des femmes en les détournant de leurs occupations domestiques, il fustige les vices d'un clergé qui, pour le faire taire ou du moins l'empêcher de répandre des vérités gênantes, l'autorise à se fixer dans ce petit coin d'Anjou qu'est Fontevraud.

La grande chance de Fontevraud fut de s'attirer un demi-siècle seulement après sa création les bonnes grâces de la plus illustre dynastie d'Anjou, les Plantagenêts. En 1204, une femme de cette puissante famille s'est retirée en cette abbaye pour y terminer une vie bien remplie. Mariée deux fois à des hommes aussi différents que le jour l'est de la nuit, mère de rois, de reines, de comtesses et d'un duc, Aliénor d'Aquitaine s'éteignait après avoir vu sa lignée atteindre son apogée et commencer une lente mais inexorable descente. La noble dame avait eu le privilège de dépasser les

quatre-vingt ans et, en une époque où bien peu fêtait un cinquantième anniversaire, une telle longévité se payait chèrement. Les uns après les autres, tous ceux qu'elle aimait venaient à mourir. De toute sa progéniture ne restait qu'une fille au-delà des Pyrénées et un garçon n'ayant reçu aucune des qualités de ses parents ou de ses aïeux. Pourtant un sang fameux coulait dans les veines de ce dernier.

Aliénor d'Aquitaine naît en 1122. Plusieurs auteurs la vieillissent ou la rajeunissent de deux ans mais la date de 1122 semble être la plus probable. Nous ignorons le mois et encore plus le jour. Sur son lieu de naissance subsiste un doute également ; Poitiers, Bordeaux, Nieuil-sur-l'Autize ou le château de Belin en Gironde, nul ne peut vraiment l'affirmer. Elle est la fille de Guillaume X d'Aquitaine comte du Poitou et d'Aéonor de Châtelleraut. S'il nous faut parler de son père Guillaume X, nous ne pouvons passer sous silence son grand père Guillaume IX tant celui-ci est un personnage hors du commun.

Né le 22 octobre 1071 Guillaume, où plutôt Guilhem selon la formulation occitane, accède au titre ducal en 1086. Peu de temps après, il épouse Ermengarde fille du comte d'Anjou Foulque IV le Réchin. C'est là un mariage défensif ; le domaine de l'angevin touche le comté poitevin et cette union a pour but d'empêcher une incursion du Réchin sur le fief de Guillaume. Les mariés ne resteront ensemble qu'une courte période, chacun possédant un caractère ombrageux, les querelles conjugales deviennent inévitables. La séparation est prononcée. Fort heureusement pour Guillaume d'Aquitaine, son ex-épouse convola en 1093 avec Alain IV Fergent duc de Bretagne ce qui consola son irascible ancien beau-père Foulque IV. L'année suivante, Guillaume IX se remarie avec Philippa de Toulouse et s'octroie ainsi le droit à prétendre à ce comté. Le duc aquitain possédait un immense domaine allant presque de la Loire aux Pyrénées mais pour lequel il se révélait un administrateur médiocre ; par contre pour les affaires militaires il montrait un courage évident.

Le 27 novembre 1095 à Clermont, le pape Urbain II lance son appel pour la croisade en Terre Sainte. Guillaume assiste à cette grandiose cérémonie en tant que suzerain des lieux sans toutefois faire preuve d'un emballement pour l'expédition. Son esprit était pour l'heure fixé sur la conquête du comté toulousain qu'il occupera quelques années peu de

temps après. Il ne se décidera qu'en décembre 1099 à rejoindre Godefroy de Bouillon et les premiers croisés ; ces derniers, après bien des péripéties, se sont rendus maîtres de Jérusalem le 15 juillet. Cette mainmise sur la ville sainte donne peut être envie au duc de venir lui aussi se tailler une part dans ce nouvel empire d'Orient. Une chose est sûre, ce n'est pas par dévotion qu'il souhaitait se rendre là-bas car, sans être mécréant, la religion et lui ne faisaient bon ménage.

Le départ se fait en mars 1101 ; Guillaume IX a emmené avec lui de nombreux barons aquitains et poitevins dont Herbert II vicomte de Thouars lequel, trois ans plus tôt, marcha sur la Palestine et participa entre autre au siège d'Antioche. Le thouarsais, accompagné aujourd'hui de son jeune frère Geoffroy, n'est pas le seul à avoir déjà fait ce long voyage. En cours de chemin, Guillaume IX retrouve le puîné de Philippe Ier roi de France, Hugues de Vermandois.

Trente mille hommes auraient suivi le duc d'Aquitaine. Ce chiffre ne concernant que des combattants est un peu excessif cependant si on ajoute les serviteurs, les religieux et tous les profiteurs attirés par un tel rassemblement, il se peut qu'il soit réel. C'est donc une longue file de cavaliers, fantassins et de chariots qui prend la route de l'est, marchant sur les traces de Godefroy de Bouillon. Les rangs poitevins grossis par les hommes menés par le frère du souverain se mêlent à Rastibonne à un contingent allemand. De là, ils gagnent Belgrade,, Sofia,, Andrinople et Constantinople. Après un court séjour cette croisade de renfort, quitte la Roumélie pour l'Anatolie et, divergence de vue, se scinde en plusieurs groupes. Le duc d'Aquitaine, et il n'est pas le seul, ne tarde pas à déchanter ; habitué à vivre dans un certain confort, il lui faut affronter la chaleur, le manque de vivres et surtout la soif. Les Seldjoukides ou turcs ont fait du pays traversé par les francs un désert en détruisant ou dissimulant toute forme de ravitaillement.

Guillaume IX, comme tous ses pairs arrivant dans ce pays, possède une solide connaissance des armes mais l'unique stratégie qu'il utilise est celle en usage en Occident. Deux troupes se faisant face avant de se lancer l'une contre l'autre dans un grand bruit d'épées s'entrechoquant. Ici, c'est totalement différent. La cavalerie turque ressemble à l'attaque d'un essaim d'abeilles ; elle tourne autour de vous, pique, s'enfuie, et revient à nouveau

vous piquer. Il en sera ainsi tout au long de la traversée de la Turquie Orientale ; les archers turcs causeront de nombreuses pertes dans des rangs croisés ralentis par le poids des armures.

Au début de septembre 1101, Guillaume et ses compagnons reprennent espoir. Il ne reste plus qu'à franchir le Taurus et ses hauts sommets ; après ils seront à l'abri. La liesse sera de courte durée car une nouvelle offensive turque vient décimer l'arrière croisade. Seule la fuite permettra au duc et à une poignée de chevaliers d'avoir la vie sauve.

Cette défaite brisera le moral de l'aquitain. Grand seigneur habitué à briller au milieu des siens, il se retrouve du jour au lendemain sans troupe ce qui, dans un pays à conquérir, signifie la fin du rêve. La faiblesse de ses effectifs n'en faisait plus l'un des barons auquel on demande conseil. Guillaume, malgré son manque d'hommes, est cependant chaleureusement accueilli à Antioche par Tancrède de Hauteville. Ce dernier assumait la régence sur la principauté au nom de son oncle Bohémond de Tarente alors prisonnier des Seldjoukides depuis deux ans. Tancrède est de cinq ans plus jeune que le duc poitevin mais a une belle réputation de chef de guerre. Croisé de la première heure, Tancrède de Hauteville fait parti de cette lignée normande ayant, un demi-siècle auparavant, conquis le sud de l'Italie. Homme de courage et d'ambition, il a participé au siège de Nicée, à la prise d'Antioche en 1098 et fut l'un des premiers francs à mettre le pied dans Jérusalem le 15 juillet 1099. Récompensé par l'investiture des principautés de Galilée et de Tibériade, Tancrède choisira de les abandonner au tout jeune royaume de Jérusalem pour exercer la régence d'Antioche qu'il juge plus profitable pour lui.

On ne sait quel effet eu Antioche sur Guillaume IX ; quel regard aurait-il jeté sur cette antique cité s'il avait pu deviner qu'un jour l'un de ses fils en serait le détenteur. Le sire de Hauteville semblait tellement ne faire qu'un avec cette ville qu'on imaginait mal la voir en d'autres mains.

Le duc quitta Antioche pour la ville sainte où régnait le premier souverain de ce royaume né de la croisade. Ce roi, Baudouin de Boulogne était le frère de Godefroy de Bouillon dont la modestie lui avait fait refuser ce titre pour préférer celui de simple avoué du Saint Sépulcre. Saint Sépulcre où son corps reposait depuis le 18 juillet 1100.

Guillaume d'Aquitaine prit part à plusieurs opérations contre les Seldjoukides, dont le siège d'Ascalon, puis n'ayant possibilité de se voir doter d'un fief quelconque, il choisit de quitter l'Orient pour retrouver ses états. Dans les derniers jours d'octobre 1102, Guillaume est de retour à Poitiers ; sa croisade n'avait duré que vingt mois sans avoir apporté le moindre changement au royaume latin de Jérusalem ou à sa propre fortune. Si la vie de Guillaume IX s'était résumé dans ce bref voyage outre-mer, il n'aurait été qu'un banal numéro dans la liste ducale. Numéro changeant d'ailleurs selon que l'on parle du duc d'Aquitaine ou du comte de Poitiers. La renommée de l'aïeul d'Aliénor provient plus de ses écrits et de ses démêlés extra conjugaux que de ses faits d'armes.

De l'œuvre écrite de Guillaume subsiste une dizaine de poèmes dont la moitié sont à la limite de la paillardise. Dans ces textes, il n'hésite pas à demander à son entourage quel cheval monter ce qui n'aurait rien de choquant s'il n'ajoutait le prénom des deux montures, à savoir Agnès ou la belle Arsens. De tels propos feront de lui un libertin, image renforcée par une légende faisant du duc d'Aquitaine le fondateur d'un bordeau (maison de tolérance) à Niort où de jeunes femmes en habits religieux recevaient une clientèle masculine aisée. La seconde moitié de son œuvre est, elle, un hymne à la femme. Il en vante la beauté, les vertus et des difficultés pour l'amant à conquérir sa belle.

Guillaume d'Aquitaine sera surnommé Guillaume le Troubadour et reconnu comme l'un des créateurs de l'amour courtois, le « fin amor » en occitan. Pourtant ce prince raffiné, chantre de nobles sentiments, ne sera guère un exemple de fidélité. Son plus grand amour, il le connut en dehors du mariage lorsque vers 1110 l'un de ses vassaux commit l'erreur de lui présenter sa femme Dangerosa ou Dangereuse vicomtesse de Châtelleraut. Mariée à Aymeric Ier et mère de quatre enfants, Dangereuse quitta tout pour suivre son amant à Poitiers lequel l'installa dans son palais ducal, plus précisément dans la tour Maubergeon. La vicomtesse y gagna un surnom, elle devint la Maubergeonne. Cette liaison adultérine devenant trop sérieuse, Philippa de Toulouse se retire en 1116 en l'abbaye de Fontevraud où elle s'éteint deux ans plus tard. L'église réprovoe elle aussi la conduite du duc d'Aquitaine, tout comme elle n'apprécie guère la façon dont il se sert des revenus du clergé pour financer ses projets personnels. L'évêque

d'Angoulême essaya de lui faire entendre raison en demandant de chasser la Maubergeonne. Le Troubadour lui rétorqua : « Plutôt que cela n'advienne, tu coucheras du pigne (peigne) le poil de ton front en arrière » revenant à dire ainsi qu'il quitterait la vicomtesse lorsque l'évêque se coifferait et comme ce dernier était chauve...

Plus grave, l'évêque Pierre de Poitiers menace de l'excommunier ce qui rend Guillaume IX furieux de colère. Le jour où la sentence doit être prononcée, le duc pénètre dans l'église et brandit son épée ; l'évêque fait silence laissant croire à Guillaume en sa victoire sur l'autorité religieuse. Se dirigeant vers la sortie, il entend alors l'évêque lancer à haute voix l'anathème puis le défier en disant qu'il n'oserait frapper un homme d'église. Le duc le toisa avec mépris avant de lui lancer : « Je ne t'aime pas assez pour t'envoyer au paradis ». Il se vengera néanmoins en chassant Pierre de la cité pour un exil de courte durée car l'évêque meurt peu de temps après, Guillaume sera réintégré dans l'Église en 1118 juste avant qu'il ne gagne l'Espagne pour aider à la *Reconquista* au côté d'Alphonse Ier d'Aragon. En 1120 il participe à la victoire de Cutanda et, lors de cet affrontement contre les troupes musulmanes, le Troubadour portait un bouclier où était peint le corps nu d'une femme, celui de la Maubergeonne.

Revenu sur ses terres, il lui faut lutter contre plusieurs vassaux en révolte mais après quelques succès, Guillaume IX trouve la mort lors du siège de Blaye en Gironde le 10 février 1126. Avec lui disparaissait le dernier grand prince de sa lignée.

Le successeur du Troubadour sera son fils Guillaume né en 1109. Physiquement parlant, il ressemblait à son père. De bonne stature, jovial, ne laissant pas sa place autour de la table et affectionnant la chasse ; il possédait un esprit peut être moins brillant mais était capable d'entêtement pour défendre son point de vue. Guillaume IX lui avait choisit en personne son épouse ; Aenor de Châtellerauld la propre fille de la Maubergeonne et du vicomte Aymeric Ier. Ce mariage eut lieu en 1121, date témoignant de la fragilité des écrits donnant 1120 comme année de naissance d'Aliénor. Outre cette dernière, le couple aura deux autres enfants ; Pétronille en 1125 et Guillaume-Aigret en 1126 mais celui-ci ne vivra que quatre ou cinq ans. La disparition d'un enfant de cet âge là n'avait rien d'exceptionnelle, la mortalité infantile à l'époque médiévale étant assez importante. Les causes

sont multiples ; un accouchement difficile, un manque de connaissance des sages femmes et dans certains milieux la continuité d'un travail pénible pendant la grossesse sont les principaux facteurs de risque. Les premières années de l'enfance demeurent elles aussi précaires ; angines, tuberculose, tétanos, sous-alimentation, accidents sont autant d'obstacles que l'enfant doit franchir. Passé le cap des dix ans, il ou elle peut enfin espérer vivre normalement encore trente ou quarante ans.

La vie de Guillaume X manque légèrement de relief par rapport à celle de son père. Une guerre privée contre un vassal, Isambert de Châtelailon, et un conflit avec l'Eglise sont les principaux événements de son règne. Si le premier dura quelques mois, le second traîna sur cinq ans. En février 1130 le pape Honorius II meurt et, sitôt la nouvelle connue, deux familles romaines, les Frangipani et les Pierleoni, entrent en lice pour faire reconnaître leur candidat respectif. Les Frangipani sont les plus rapides et font élire Grégoire de Papareschi lequel prend le nom d'Innocent II. La même journée, trois heures après pour être précis, leurs adversaires font désigner le cardinal Pierre de Pierleoni par une partie du Sacré Collège sous le nom d'Anaclet II. Pour une nouvelle fois, la chrétienté possédait deux souverains pontifes à sa tête et comme Anaclet II a pour atout l'argent et une puissance militaire à sa disponibilité il s'installe à Rome, contraignant à l'exil Innocent II. Réfugié en France, Grégoire de Papareschi trouve un allié en la personne de Bernard de Clairvaux sur lequel nous reviendrons. L'exilé et le futur Saint Bernard vont alors œuvrer pour faire reconnaître la légitimité de l'élection papale. Anaclet a beau tenir entre ses mains Rome et une partie de l'Italie, il ne parvient pas à se faire admettre par les principales cours européennes. Le roi de France Louis VI veut, avant de se prononcer, se faire une opinion. Pour cela il convoque à Étampes, en août 1130, une assemblée réunissant les hauts dignitaires ecclésiastiques du royaume et les grands barons. Bernard de Clairvaux va convaincre ce concile de prendre le parti d'Innocent II dont il vante les mérites et légitimité par le fait d'avoir été le premier élu même si l'élection n'a pas été des plus régulières. Louis VI le Gros donne son assentiment ; le royaume de France reconnaît à Grégoire de Papareschi le droit de porter officiellement la tiare papale. L'empereur germanique Conrad III puis le roi d'Angleterre Henri Ier Beauclerc suivront le choix du capétien peu de temps après.

Cette désignation au trône papal fut au tout début bien accueillie en Aquitaine et plus particulièrement par l'évêque d'Angoulême et légat pontifical Girard de Blaie. Brillant diplomate pour l'Eglise, Girard de Blaie ne s'est pourtant pas fait que des amis. Son ambition, ses méthodes, son goût du faste lui ont valu plusieurs plaintes ; Innocent II lui retire d'ailleurs sa confiance avant de mettre fin à sa légation. Girard de Blaie ne va pas en rester là et se tourne vers Anaclet II lequel, pour gagner un partisan, le confirme dans ses fonctions. L'évêque d'Angoulême est cependant rancunier et il va jusqu'à son dernier souffle tout faire pour déstabiliser ou nuire à celui qui l'a évincé. Il commence par rallier à sa cause Guillaume X d'Aquitaine et, avec son soutien, fait la chasse aux sympathisants d'Innocent II. L'évêque de Poitiers est destitué puis remplacé par Pierre de Châtellerault, pro-Anaclet et parent du duc. A Limoges, à Périgueux, scénario identique ; les évêques en place sont relevés de leurs charges au profit d'abbés fidèles à Girard de Blaie devenu entre temps archevêque de Bordeaux. Pendant cinq ans le duché aquitain s'entêta dans ce schisme ; Girard et le duc sont alors excommuniés par Innocent II. Des démarches furent alors entreprises par Bernard de Clairvaux pour ramener Guillaume au sein de la véritable Église. Le fils du Troubadour était d'ailleurs las de la situation car, depuis quelques temps, il sentait une réticence des barons et des religieux à soutenir celui que beaucoup appelait l'antipape. Le retour de Guillaume X dans la chrétienté officielle eu lieu dans l'église de Parthenay le Vieux et si certains y ont vu un miracle de Saint Bernard, une habile mise en scène est plus proche de la vérité.

Bernard de Clairvaux dirige en personne l'office et s'adresse aux fidèles sans se soucier du duc debout sur le parvis, interdit d'entrer suite à son excommunication. Subitement l'abbé de Clairvaux, une hostie consacrée à la main, traverse la nef pour se planter devant Guillaume et lui ordonne de se soumettre. Le duc, aussitôt, tombe à genoux en tremblant comme un épileptique. Saint Bernard a gagné ; les évêques chassés au profit des disciples d'Anaclet II retrouvent leurs affectations et Girard de Blaie n'a plus qu'à se retirer. Abandonné de tous, il se réfugie à Angoulême où il meurt le 1^{er} mai 1136 dans la solitude la plus complète.

Afin de sceller sa réconciliation avec l'Eglise d'Innocent II, Guillaume X fera don d'une parcelle de son domaine située à Benon dans cette

province que l'on appelle l'Aunis (entre Deux Sèvres et Charente Maritime). Sur cette terre, Bernard de Clairvaux fondera l'abbaye cistercienne de la Grâce-Dieu.

Pour compléter son repentir, le duc d'Aquitaine décide de se rendre en pèlerinage à Saint Jacques de Compostelle. Parti au début de 1137, Guillaume suit la route traditionnelle ; Ostabat, Puente la Reina,, Burgos, Léon et... c'est tout. Il ne lui restait qu'une poignée de lieues à franchir lorsqu'il tomba malade. Avec une rapidité surprenante, son état de santé se dégrade ; dans un dernier sursaut de lucidité il confie le sort de sa fille aînée et de son duché au roi de France, à charge pour lui de veiller sur les deux. Guillaume X duc d'Aquitaine et comte de Poitiers meurt le 9 avril 1137 et, dès la nouvelle connue, une légende prend vie. Il a été dit, qu'avec la complicité de son entourage, il aurait simulé son décès afin de se consacrer à la prière et expier son erreur d'avoir soutenu l'antipape. Guillaume sera même donné comme fondateur de plusieurs monastères dans différents pays ; ces affirmations sont dues à une confusion du prénom ducal avec ceux de religieux bien réels.

Guillaume X a bel et bien trépassé sur le chemin de Compostelle cela ne fait aucun doute même s'il paraît étrange qu'un homme de sa stature, âgé à peine de quarante ans et en pleine forme physique, trouva une mort aussi fulgurante.

Il laissait à son unique héritière un domaine dont la superficie équivalait pratiquement celle de vingt de nos départements actuels. Les années à venir allaient voir augmenter cette surface déjà considérable sous l'impulsion d'Aliénor d'Aquitaine.

L'état du royaume en 1137

En 1137, le royaume de France de la dynastie capétienne n'a que cent cinquante ans de présence sur le trône. Cette lignée s'est vue couronnée en 987 et l'on situe ses premiers pas à cette date là. Pourtant des membres de cette famille se sont vus à trois reprises confier les rênes du pouvoir ; Eudes en 888, Robert 1^{er} en 922 et Raoul de Bourgogne en 923. Au gré de l'histoire, ces trois hommes partageront avec les carolingiens la couronne avant de s'installer durablement sur le trône. Le 3 juillet 987 Hugues Capet, petit fils de Robert 1^{er} et fils d'Hugues le Grand et d'Hedwige de Saxe, reçoit le sacre des mains d'Adalbéron archevêque de Reims. La dynastie capétienne, que l'on devrait nommer robertienne du nom de Robert le Fort grand seigneur de Neustrie et véritable fondateur de la race, était en place. Le domaine royal sur lequel règne le premier des capétiens est relativement étroit, ce n'est qu'une bande de terre de cinquante kilomètres de large allant du sud d'Orléans au nord de Paris. Bien des vassaux sont plus riches et plus puissants que le roi mais celui-ci a su se créer tout un réseau d'alliance dans ce qui sera la France de demain et de là vient toute sa force.

Sitôt après avoir reçu la couronne, Hugues Capet fait savoir qu'il n'entend pas être un souverain temporaire en attendant le retour d'un éventuel carolingien. En décembre 987, le capétien fait couronner son fils aîné Robert et l'associe de son vivant au gouvernement du royaume, gouvernement fictif tant que le possesseur en titre vivra. Cette désignation fera naître du mécontentement chez certains vassaux mais finira par être acceptée ; par le biais de cette manœuvre, il asseyait ses descendants à la tête du pays pour plusieurs générations.

Robert II dit le Pieux succèdera à Hugues Capet puis viendra Henri 1^{er}, Philippe 1^{er} et Louis VI surnommé le Gros. Celui ci, en 1137 est roi depuis vingt neuf ans et tout indique qu'il ne verra pas la trentième année de son règne. Le roi est un homme très corpulent ; gros mangeur et grand buveur, il ne dédaigne pas non plus les plaisirs de l'alcôve. Fiancé d'abord à Lucienne de Rochefort, il se maria finalement en 1115 avec Adélaïde de Savoie et aura huit enfants.

Le règne de Louis VI est surtout connu par les luttes incessantes menées contre les seigneurs brigands de son royaume. Les plus célèbres de ces remuants seigneurs seront Hugues du Puiset et Thomas de Marle mais ils ne sont pas les seuls à se conduire en soudards. Dans sa propre famille, Louis VI doit taper du poing pour faire entendre raison à Philippe de Mantes son demi-frère issu du remariage de son père Philippe 1^{er} avec Bertrade de Montfort.

La pacification du domaine royal n'est pas l'unique fait du règne de Louis le Gros. Il est l'un des premiers souverains à accorder aux villes le titre de communes en leur donnant le droit de s'administrer par elle même. Cette désignation fut principalement faite au nord de la Loire et plus particulièrement autour du domaine royal. La mise en place de ce système d'autogestion se passa, hormis quelques cas violents, sans grand heurt malgré le fait qu'une nomination communale amoindrissait une autorité seigneuriale ou ecclésiastique. La politique du roi de France fut toutefois moins heureuse dans ce que l'on pourrait appeler les relations extérieures.

Dès 1109, soit un an après son sacrement, il entre en conflit avec le roi Henri 1^{er} d'Angleterre à propos du château de Gisors à la frontière franco-normande. Le capétien exige du rois anglais son hommage en tant que duc de Normandie, titre qu'Henri a conquis trois ans plus tôt après sa victoire de Tinchebray sur son propre frère Robert de Courteheuse. L'exigence du roi de France ne recevant pas de réponse favorable, la guerre fut inévitable. Si toute la Normandie avait été unie derrière son duc roi, le trône de Louis VI aurait sûrement vacillé. Heureusement pour lui, une partie de la noblesse normande n'estimait guère ce suzerain venu d'Outre Manche. Ces mêmes barons, ou leurs ancêtres, avaient bien voulu aider en 1066 Guillaume le Conquérant à envahir l'Angleterre mais aujourd'hui ils acceptaient mal que son roi vienne les gouverner. Des affrontements de

petites envergures vont suivre le refus de l'anglais ; escarmouches causant des pertes dans chaque camp sans pour cela donner l'avantage à l'un d'eux. A la fin de mars 1113 une trêve, plus qu'une paix, fut signée à l'Ormeteau-Ferré près de Gisors ; Louis VI reconnaissait à Henri 1^{er} dit Beauclerc la suzeraineté sur la Bretagne et sur le Maine sans aucune véritable contrepartie.

La trêve n'excédera pas trois ans puis des combats sporadiques entre partisans des deux rois se succéderont jusqu'en 1118, date à laquelle Louis VI se relance à nouveau dans la bataille. L'objectif du capétien est de placer sur le trône ducal de Normandie le fils de Courteheuse, Guillaume Cliton. A cette fin, il entre dans le Vexin normand et fait reculer l'anglais. Pressé d'en finir, Louis agit avec désinvolture car son armée n'est guère importante et nullement préparée à livrer une bataille en règle. Henri d'Angleterre, meilleur tacticien, réunit lui aussi une troupe et se lance au devant de son rival. La rencontre se fait le 20 août 1119 à Brémule près de la rivière l'Andelle et se solde par une défaite pour le roi de France. Le chroniqueur Orderic Vital donne le chiffre de neuf cents chevaliers au total pour cet affrontement ; il y eut une centaine de prisonniers et seulement trois morts. Louis VI vit son cheval tué sous lui et sa bannière tombée aux mains de l'ennemi. Fuyant pour ne pas être pris, le capétien s'enfoncera puis se perdra dans la forêt de Musegros, la débâcle était totale. Ne s'avouant pas vaincu, Louis le Gros reprendra les armes, remportera une ou deux maigres victoires avant de signer une nouvelle trêve avec l'anglais.

Une trêve n'est pas la paix ; la guerre éclate à nouveau à la fin de 1123 et cette fois le danger ne vient pas uniquement de l'ouest. Henri Beauclerc a su trouver un allié en la personne de son gendre l'empereur Henri V dont il connaissait la rancune envers le capétien lequel avait soutenu un concile tenu à Reims où le germanique s'était vu excommunié. Pour soutenir son beau-père, Henri V réunit autour de lui des Alamans, des Lorrains, des Bavarois, des Souabes et des gens de Saxe. Louis VI ne peut ignorer ces préparatifs militaires ; un tel déploiement d'hommes ne passe pas inaperçu et la nouvelle de ce rassemblement lui est rapidement révélé. D'après ceux qui lui ont fait connaître, l'empereur envisagerait de marcher vers un point quelconque puis au dernier moment attaquerait Reims. A l'été 1124, l'armée germanique s'avance vers les frontières du royaume. Louis VI, sans

attendre l'approbation de ses conseillers, fait dicter un message à tous les grands feudataires de la couronne ; que tous marchent avec lui contre l'envahisseur après avoir fait appel à leurs propres vassaux. Si le ban et l'arrière-ban répondent présent, le trône de France peut être sauvé.

Le capétien prend la route de Reims mais fait auparavant un crochet par Saint Denis pour y lever la bannière des comtes du Vexin, titre porté par les rois de France en tant que vassaux de cette abbaye. Pour la première fois, l'oriflamme royal allait être à l'honneur.

La jonction de toutes les forces mandées par le suzerain se fera dans la ville où désormais tous les monarques français, à l'exception d'Henri IV, se verront sacrés. Dans « La geste de Louis VI », l'abbé Suger décrira ce rassemblement. « On voyait une telle quantité de chevaliers et de fantassins qu'on eut dit des sauterelles dérobant aux yeux la surface de la terre, non seulement le long des cours d'eau, mais encore sur la montagne et dans la plaine ». En attendant la venue de l'empereur Henri V, on s'organise, on vérifie les équipements, on forme les corps de batailles et ils sont nombreux. Tout d'abord les gens de Reims et de Chalons regroupant près de soixante mille hommes, chevaliers et piétons confondus. Le second corps, de même valeur numérique, est venu de Laon et de Soissons. Louis VI a choisi de prendre le commandement de la troisième bataille où se trouvent les troupes d'Orléans, d'Étampes, de Paris et l'ost de Saint Denis. La quatrième formation est plus surprenante car elle est conduite par Thibaud IV comte de Blois et son oncle Hugues de Troyes. La présence à Reims de Thibaud n'étonne personne pourtant ce petit fils de Guillaume le Conquérant combat depuis des années au côté d'Henri 1^{er} contre le capétien. Pour le chevalier médiéval, ce revirement d'alliance n'a rien d'exceptionnel ; n'oublions pas que le souverain anglais est par définition français d'origine, l'empereur Henri V se voit donc réellement ressenti comme un envahisseur du territoire national.

Le duc Hugues de Bourgogne et Guillaume comte de Nevers sont désignés pour former l'avant garde. L'arrière garde revient à Charles le Bon comte de Flandre lequel se plaint que s'il avait été prévenu plus tôt, il aurait amené trois fois plus que les dix mille hommes l'ayant suivi. Raoul de Vermandois cousin du roi, occupera l'aile droite avec ses chevaliers et ses fantassins, tous venant de Saint Quentin et ses environs. L'aile gauche

fut confiée au gens du Ponthieu, d'Amiens et de Beauvais. Même de grands seigneurs dont les domaines étaient fort éloignés répondirent à la convocation royale ; Foulque V d'Anjou, Guillaume d'Aquitaine et Conan III de Bretagne arrivèrent à Reims sans toutefois amener de gros renforts, le temps leur ayant manqué pour mobiliser vassaux et vavasseurs.

L'empereur Henri V se trouvait maintenant en mauvaise posture ; non seulement la supériorité des français en nombre était incontestable mais de plus il risquait de voir l'ennemi déferler sur ses propres terres. Le 14 août 1124, le gendre d'Henri 1^{er} d'Angleterre préfère rebrousser chemin sans même chercher à sauver son honneur. Cette attitude le desservira ; rentré chez lui il n'aura plus aucune autorité et ne pourra faire obstacle à certains esprits rebelles. Vieilli avant l'heure, Henri V décède à quarante quatre ans le 23 mai 1125 à Utrecht.

Suger, parlant du résultat de ce face à face, écrira : « Le roi était tout joyeux et content d'avoir remporté une si grande et si retentissante victoire, supérieure à un triomphe en bataille rangée » et d'ajouter « que l'on considère notre époque moderne ou qu'on remonte loin dans l'antiquité, la France n'accomplit jamais d'exploit plus éclatant que celui-là, ni, unissant les forces de ses membres, ne déploya jamais plus glorieusement sa puissance que lorsque, en un seul et même moment, elle triompha de l'empereur romain et, quoique occupé ailleurs, du roi anglais ». Ce dernier venait de tenter une incursion dans le Vexin français mais n'avait pas été plus loin en apprenant le retrait d'Henri V.

Quatre vingt dix ans plus tard, le roi Philippe II Auguste, petit fils de Louis VI, devra prendre les armes pour défaire une coalition identique avec l'anglais Jean sans Terre et l'empereur Otton de Brunswick, unis pour prendre le royaume en tenailles. Le premier sera battu à la Roche aux Moines vers Angers par l'héritier royal, le second à Bouvines près de Lille le 27 juillet 1214 par Philippe Auguste. Cette victoire donnera à la France un prestige immense et renforcera l'autorité de la dynastie capétienne à tel point qu'elle ne jugera plus nécessaire d'associer le fils aîné à la couronne du vivant de son père.

Le succès de Reims permit à Louis VI d'intervenir pour la seconde fois en Auvergne. En 1122, une querelle entre Aimeri évêque de Clermont et le comte Guillaume VI d'Auvergne avait éclaté ; le capétien arma alors une

troupe et vint calmer les esprits. Quatre ans plus tard, le même religieux se représenta devant le suzerain ; le comte, oubliant les promesses faites, cherche à nouveau à lui nuire et veut le chasser de son diocèse. Louis, qui de plus en plus mérite son surnom de « Gros », va pour la dernière fois de son règne monter à cheval pour prendre la tête de l'ost royal. Là encore, il fait appel aux grands noms du royaume ; le comte de Flandre, celui d'Anjou, le breton Conan III sont là tout comme certains barons de Normandie ont répondu à cette convocation malgré leur attachement à Henri Beauclerc.

Le roi ne perd pas son temps en Auvergne ; dès son arrivée il ordonne d'assiéger le château de Montferrand et, pour ne laisser aucune chance aux hommes du comte réfugiés à l'intérieur, des feux sont allumés ravageant toutes les habitations alentours et une partie des défenses. La garnison de Guillaume VI d'Auvergne tente une sortie mais se heurte à Amaury III seigneur de Montfort et comte d'Evreux. Frère de la marâtre de Louis le Gros, Amaury est un chevalier de valeur ; se rangeant au gré de son inspiration du côté anglais ou du côté français, sa présence ce jour là à Montferrand donna l'avantage au capétien. Le succès du seigneur de Montfort dans cette contre-offensive lui permet de faire nombre de prisonniers qui sont aussitôt conduits devant le roi. La suite sera toutefois moins glorieuse pour le souverain ; agissant avec cruauté, il ordonne de couper une main à chaque captif et de les renvoyer chez eux avec ce triste trophée. Les assiégés de Montferrand cessèrent toute résistance malgré l'arrivée d'un renfort imprévu. Guillaume VI d'Auvergne était vassal du duc d'Aquitaine et celui ci en bon suzerain venait à la tête d'une solide troupe lui apporter son secours. En voyant l'ost royal réunit pour cette campagne, le fils du Troubadour ne peut que s'incliner mais le fait avec un certain panache :

« Votre duc d'Aquitaine, messire roi, vous salue profondément et vous souhaite toute espèce d'honneur. Que, du haut de sa grandeur, la royale majesté ne dédaigne pas de recevoir le service du duc d'Aquitaine et de lui conserver son droit, parce que, si la justice exige le service du vassal, elle exige aussi que le seigneur soit juste. Pour ce qui est du comte d'Auvergne, puisqu'il tient de moi l'Auvergne, que moi je tiens de vous, s'il a commis quelque faute, j'ai le devoir de le faire comparaître à votre cour sous votre

autorité souveraine. Jamais nous ne l'avons empêché ; bien plus, nous offrons présentement de le faire comparaître et vous prions et vous supplions d'y consentir. En outre, pour que votre majesté n'ait aucun doute à cet égard, nous tenons à votre disposition des otages nombreux et suffisants. Si les grands du royaume jugent qu'il doit en être ainsi, qu'il soit ainsi ; autrement qu'il en soit comme ils auront dits ».

Louis VI, après consultation de son entourage, reconnu le bon droit à Guillaume d'Aquitaine de faire respecter la pyramide féodale et le laissa ramener la paix en Auvergne.

Le roi en avait à peine fini avec les auvergnats qu'un nouveau problème voit le jour. Charles 1^{er} comte de Flandre est assassiné dans l'église Saint Donatien de Bruges sous les coups de tueurs menés par le chancelier Bertholf et son neveu Bouchard. Le chancelier, également prévôt de Saint Donatien, en voulait au comte car sa politique et sa justice venaient contrarier ses projets d'enrichissement personnel. Bertholf possède l'ambition et le comte son rival n'a que l'amour de la Flandre à lui opposer. Charles 1^{er} est surnommé le Bon par son peuple et cette appellation est loin d'être usurpée. Monté sur le trône comtal en 1119 après la mort de son cousin Baudouin VII, il lui faut lutter pour se faire accepter. Clémence de Bourgogne, la mère de Baudouin, voulait imposer Guillaume d'Ypres un autre de ses parents mais échoua. Charles était un véritable chevalier ; croisé en 1096 malgré son jeune âge, il n'a pas quinze ans, il dut faire une excellente impression en Terre Sainte car on lui proposa plus tard la couronne de Jérusalem, titre qu'il refusa préférant le climat flamand à celui de la Palestine. Il consacra la durée de son règne à faire dans la mesure de ses moyens le bien dans son comté et donna preuve de son dévouement au cours de l'hiver 1125 lorsqu'une famine particulièrement sévère frappa le nord de la France. Il fit distribuer le peu de grains dont il disposait et empêcha la spéculation en bloquant les prix. Si de telles mesures le rendent populaire parmi le peuple, elles lui valent la haine des classes plus aisées et son meurtre, le 2 mars 1127 en est le résultat.

Les prétendants au titre comtal se font aussitôt entendre ; Guillaume d'Ypres retente en vain sa chance puis Thierry d'Alsace un petit fils de Robert 1^{er} le Frison comte de Flandre de 1071 à 1093. Ce jeune seigneur de 28 ans est cousin du défunt comte et aurait dû lui succéder tout comme

Charles le Bon remplaça neuf ans plus tôt son autre cousin. Mais un troisième candidat, également parent du mort, lui coupa l'herbe sous le pied. Guillaume Cliton, le postulant malheureux à la Normandie, descendait par sa grand mère Mathilde de la lignée de Flandre et pouvait donc en toute légitimité revendiquer la couronne comtale. C'est d'ailleurs ce qu'il fit en se servant de l'appui de son beau frère... le roi de France. Louis VI profita de l'hésitation des barons flamands réunis à Arras pour imposer son parent. La Flandre avait un nouveau comte ; cependant Louis le Gros n'en oublie pas pour autant les assassins de Charles le Bon et s'il éprouve des difficultés à se déplacer, il sait se faire violence pour se rendre là où il le désire. Parvenu à Bruges, il assiège les criminels dans la tour de l'église où ils se sont réfugiés. Ce siège ne sera pas long ; vaincus par la faim les meurtriers se rendent au roi lequel ne fera preuve d'aucune clémence. Le capétien les fait remonter au sommet de la tour et, l'un après l'autre, jeter dans le vide. Près d'une vingtaine de corps se disloquèrent ainsi en touchant le sol. Bertholf et Bouchard, les principaux responsables de la mort de Charles le Bon, ne faisaient pas parti de ce groupe. Ils avaient cherché à fuir la justice du suzerain mais ne purent aller loin. Reconnus, arrêtés et livrés au roi, ils durent affronter une mort particulièrement horrible. Bertholf fut suspendu à une corde avec fixé tout contre lui par des liens un chien sur lequel on porta des coups de bâton. La pauvre bête, ne pouvant esquiver ou mordre la main qui le frappait, se vengea en déchirant la face du chancelier. Quant à Bouchard, il fut attaché sur une roue et, le corps lacéré, livré à l'appétit des corbeaux. Satisfait, Louis le Gros regagna ses états en mai 1127 ; la justice du roi était passée sur la Flandre.

Son protecteur parti, Guillaume Cliton n'allait pas tarder à décevoir ; à croire même qu'il fit l'impossible pour se faire détester. Passant outre ses promesses, il cherche à s'enrichir en instituant de nouveaux impôts et n'hésite pas à recourir à la force pour les percevoir. Aveuglé par son ambition, Cliton ne remarque pas qu'un pouvoir croissant se dresse devant lui. La Flandre par son industrie drapière devient de plus en plus prospère, exportant via les foires de Champagne jusqu'en Espagne ou Italie. Les villes flamandes attirent une main d'œuvre que les maîtres tisserands entendent régir selon leur besoin ; ils ont pour cela obtenu des franchises afin de développer le commerce et voilà que Guillaume Cliton